

« RUPTURE DE GENERATIONS » EN RUSSIE*

Yuri Levada

L'intérêt actuel que suscite le « changement de générations » serait dû aux circonstances historiques de la Russie au cours de ces dernières décennies. Tout d'abord, au rôle joué par la génération des « chestidesiatniki » (antistalinistes des années 1960) qui aurait ouvert la voie aux transformations modernes sans y avoir trouvé sa place, comme cela arrive souvent. Et puis aux idées que l'on se fait sur l'avenir de la Russie pour les décennies à venir, autrement dit, à la question de savoir ce que la génération montante apportera de nouveau.

Par « rupture des générations », terme qui est entré dans le langage courant, on sous-entend le rejet des anciennes valeurs par un groupe restreint mais influent de jeunes qui s'insurgent contre la tradition dominante, le système, le régime. En Russie, ce rejet s'est produit deux fois : au XIX^e et au XX^e siècles.

Le fameux problème des « pères et fils » du XIX^e siècle en Russie, qui a marqué le destin de l'intelligentsia russe, reflète les cataclysmes des premières étapes du passage de la société traditionnelle russe sur la voie d'une civilisation moderne universelle. Pour ce qui est



du problème des « chestidesiatniki » du siècle suivant, le XX^e, c'était une tentative de remettre le pays sur la voie de cette même civilisation dont il s'était écarté.

Même si ces deux groupes ne sont pas comparables ni par leur poids numérique ni par leur durée d'existence, ils étaient tous les deux minoritaires au sein de leur société et de leur génération. Le bilan de l'activité de ces deux groupes est bien connu. Il ne s'agit pas uniquement d'une certaine similitude du rôle historique joué par ces deux groupes vivant à des siècles différents ; ils s'étaient retrouvés, dans un certain sens, dans une même situation face aux institutions dominantes. Dans les deux cas, les groupes contestataires s'étaient insurgés contre la verticale rigide des systèmes dont les fondements sont légitimés par le temps, par les prescriptions, normes, autorités ou textes souvent sacralisés et dont la hiérarchie des autorités repose sur l'ancienneté, qui a d'autant plus de poids qu'elle est éloignée dans le temps. Dans ces systèmes, la condition indispensable à la socialisation, les critères de maturité ont été la fidélité aux traditions, aux « préceptes des anciens », au dogmatisme existant. D'où la phobie du nouveau, la tendance à éviter tout contact avec le monde extérieur, à se méfier des changements. Ce système rigide d'institutions traditionnelles de socialisation et de contrôle social prémunissait contre la menace d'une « rupture » des générations.

La Russie d'avant la réforme est un exemple quasi idéal d'une telle société fermée verticale dans laquelle la noblesse et la monarchie se portaient gardiens de l'inertie traditionnelle. Il est vrai qu'à partir du XVIII^e siècle, ce caractère fermé perdait de sa réalité, devenait un fantôme de plus en plus hypocrite mais qui se reproduisait constamment jusqu'à la fin du XIX^e siècle ; et toutes les tentatives d'ébranler le système provenaient de groupes de jeunes gens de diverses couches et orientations qui avaient découvert d'autres horizons, même si c'était à travers la lecture. D'où l'idée de « rupture de générations » répandue dans la littérature d'alors. Dans ces « groupes de rupture » se sont retrouvés successivement des jeunes appartenant à peu près à trois générations : celle de Herzen – écrivain russe (Moscou 1812-Paris 1870), opposant au régime tsariste, il a défendu un socialisme respectueux des libertés individuelles –, celle des réformes des années 1860 (sous Alexandre II) et celle du tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Mais l'État soviétique, lui aussi, en dépit de ses propres slogans idéologiques tournés vers la « jeunesse du monde », s'est formé en tant que pouvoir vertical qui se trouvait

chaque fois une justification dans les « préceptes des fondateurs » et la doctrine infaillible. La moindre velléité de revoir les fondements, si bien sûr elle n'émanait pas de l'autorité infaillible du chef absolu, était traitée d'hérésie dangereuse, comme toutes les tentatives de s'adresser aux forces jeunes, qu'il s'agisse des vains appels de L. Trotski au début des années 1920, à la jeunesse révolutionnaire, de « l'avant-gardisme komsomol » dans les années 1930, des déviations « de la jeunesse » dans l'art, la philosophie, etc. Pour inciter la jeunesse à se sacrifier sur les champs de bataille et les grandes constructions du siècle, pour exercer une emprise totale sur elle, il fallait qu'il y ait une soumission totale à la « verticale » du pouvoir. L'histoire de Fadeev, grand manitou de la littérature soviétique, qui a dû réécrire à la fin des années 1940 son livre *La jeune garde*, qui l'avait rendu célèbre, pour y insérer la ligne de la « direction du parti », est exemplaire.

La naissance d'une protestation de toutes tendances – radicales et modérées, gauchistes et libérales, religieuse ou nationalistes – dans une société où les assises étaient ébranlées, faisait penser à une « rupture de générations ». En réalité, ce n'était pas, tout comme cent ans auparavant, une confrontation de générations, mais un défi lancé par certains groupes à un système social figé. Les inspirateurs appartenaient à la classe d'âge des 30 ans dans les années 1960 et des 60 ans à la fin des années 1980.

CE CONFLIT EXISTE-T-IL AUJOURD'HUI ?

Ayant passé en revue quelques faits universellement connus, on peut se poser la question de savoir si un même conflit existe de nos jours, s'il est possible aujourd'hui.

Dans la société russe actuelle, on observe à travers les sondages de l'opinion publique des différences d'attitude et évaluations selon l'âge, en particulier entre les moins et les plus de 40 ans. Il existe une abondante littérature sur ce sujet. Mais il n'est question nulle part, semble-t-il, de « rupture » de générations ni de défi lancé par la jeunesse, et il n'y pas lieu de penser que cela puisse arriver dans un avenir proche. On peut l'expliquer par les raisons suivantes :

- la société fermée « verticale » a disparu au cours de la dernière décennie. Malgré tous les cataclysmes et les tournants contradictoires, se profilent les contours d'une nouvelle société, qui n'a pas d'autre choix que de chercher des points de repères dans la modernité et non plus dans les traditions.

- les détenteurs actuels du pouvoir, ou certains d'entre eux, sont vus par une partie importante de la population, avant tout les jeunes, comme les promoteurs de la modernisation ;
- Le pouvoir dans le pays se trouve entre les mains des élites appartenant à la génération des quinquagénaires (entre 45 et 55 ans), la plus jeune des générations à pouvoir réellement prétendre au pouvoir (« la génération des pères »). Aucun changement de groupes ou de personnes ne peuvent modifier cette situation. Tous les conflits et fluctuations de la politique, si importants soient-ils, n'auront lieu qu'au sein de cette génération et de cette élite dirigeante.
- Et, dernier point, il n'y a pratiquement aucune opposition « extérieure » au groupe dirigeant et à son leader formel, le Président. Il n'y a que divers groupes de pression qui agissent sur les autorités.

LA JEUNESSE ET LA SOCIÉTÉ

Au Moyen Âge, c'était souvent entre 16 à 20 ans que l'on héritait de ce qui conférait une position sociale, autrement dit les statuts, les domaines, les privilèges et les obligations. Le statut social du père et donc les normes de comportement, les valeurs, les relations passaient automatiquement au fils. Aujourd'hui, comme la durée de vie est différente, les générations, au lieu de se « juxtaposer », se « superposent ». Autrement dit, elles coexistent pendant un certain temps et s'influencent mutuellement. L'interaction de trois générations – enfants, parents et grands-parents – est une caractéristique de la société. C'est ce qui explique notamment que la période de socialisation dure plus longtemps, jusqu'à l'âge de 25-30 ans. Ainsi les positions sociales – le pouvoir, l'autorité – ne se transmettent pas « par héritage » des pères aux fils, mais plutôt des grands-pères aux pères (dans une certaine mesure aux mères, mais c'est une autre question). En d'autres termes, cet héritage ne passe pas de la génération des quarante ans à celle des vingt ans mais des sexagénaires aux quadragénaires.

Il en résulte que chaque génération de jeunes d'aujourd'hui ne pourra laisser son empreinte sur la société future qu'une fois qu'elle cessera d'être jeune et passera au statut de « parents ».

Ce qui nous amène à nous interroger sur la place et le rôle de « la jeunesse » en tant que groupe influençant la reproduction sociale. A proprement parler, cette question ne s'était pas posée auparavant car la jeunesse n'est devenue une catégorie sociale qu'au XX^e siècle, à

cause de la socialisation prolongée mentionnée plus haut. Les statistiques sociales rapportent à cette catégorie les personnes âgées entre 15 et 24 ans, soit environ 16-17 % de la population de Russie. Contrairement aux autres catégories de la population, son statut est universel et transitoire, tout le monde doit obligatoirement passer par là et personne ne peut s'y éterniser. Cette catégorie concentre en elle tous les espoirs, illusions, aspirations personnelles et sociales.

Dans les révolutions et cataclysmes marquants du passé, les jeunes, les « têtes brûlées », beaucoup moins assujettis aux traditions, s'enthousiasment pour les changements dont ils espèrent beaucoup. Porteurs des nouvelles attentes et illusions sociales, destructeurs dévoués du vieil ordre des choses, ils sont généralement les premières victimes des désillusions et de la politique de stabilisation dont ils sont aussi parfois les instruments.

Eugène Ionesco a bien noté un jour que « la révolution culturelle » en Chine au milieu des années 1960 était une sorte de révolte des « grands-pères » (autrement dit, les « orthodoxes » de la révolution) contre les pères accusés d'opportunisme. Et cette rébellion a été menée par les petits-fils, c'est-à-dire le mouvement des « gardes rouges » et des « rebelles » qui avaient de leurs propres mains massacré en masse les dirigeants disgraciés. On peut retrouver certaines analogies de ces situations « générationnelles » dans les campagnes idéologiques de l'époque soviétique. Par exemple, au début des années 1930 et à la fin des années 1940, les autorités du parti s'étaient servi des étudiants pour persécuter les « opportunistes », les « cosmopolites » et autres « ennemis ». La naïveté politique, la confiance absolue des jeunes activistes dans le pouvoir et le « père des peuples » a été une condition *sine qua non* de ces actes. Il est vrai que contrairement à la situation en Chine, il s'agissait dans ce cas plutôt de massacre « d'orthodoxes » et de « vieux cadres » pour renforcer la domination de l'équipe de pragmatiques étatistes.

Les mécanismes de changement des institutions sociales excluent pratiquement (ou rendent tout à fait inefficaces et pour cette raison peu probables) les cataclysmes. Toutes les fictions « avant-gardistes » ainsi que les sacrifices des jeunes au nom des changements sociaux perdent ainsi tout sens. Dans la situation actuelle, les intrigues au sein et autour du pouvoir se passent tout aussi bien du soutien des jeunes que des masses en général.

Tout au long du XX^e siècle, les mouvements de contestation, les manifestations, toutes sortes d'organisations de jeunes agissent sous divers slogans pour l'essentiel radicaux et extrémistes, allant des communistes et radicaux de gauche aux nationalistes, fascistes et

religieux politisés du genre de « l'armée de Dieu » birmane, etc. Les revendications maximalistes soulevant un enthousiasme effréné s'associent souvent à des vues simplistes, au fanatisme, à l'utilitarisme éthique, à l'absence de compromis et à une cruauté sans pareil à l'égard des adversaires réels ou inventés de toutes pièces. D'ailleurs cette volonté de renverser le vieil ordre des choses dégénère souvent en culte de nouvelles idoles. Cela concerne également les mouvements « exemplaires », (garçons et filles « coiffés » à la manière du chef d'État par opposition aux « chevelus »). Ce modèle à l'envers des jeunes révoltés du XX^e siècle était souvent utilisé par les « partis de l'ordre » intervenant sous différents slogans mais proches par leur façon d'agir. Il va sans dire qu'au nombre de ces phénomènes figure le mouvement « Tous ensemble » qui vient de se constituer.

Selon l'expression bien connue de Margaret Mead, la civilisation est « prospective », autrement dit, est tournée vers l'avenir, c'est pourquoi les adultes font soit-disant leur apprentissage auprès des jeunes. C'est possible, mais à quelques réserves près. La génération plus âgée, et à vrai dire, nous tous, nous « apprenons », et pour être plus précis, nous copions sur les jeunes de moins en moins nombreux mais dont l'impact sur la société est vraisemblablement plus important et plus prolongé, un certain style de comportement, une façon de parler, de s'habiller, leur manière d'agir mais d'agir dans *le jeu*. C'est ainsi que le sport, y compris au sens de « spectacle », le tourisme, le sexe « ludique », etc. sont passés du monde de l'adolescence à celui des « adultes ». Il nous est arrivé de dire qu'en jouant avec les enfants, les adultes se plaisaient à « jouer à l'enfant ». En acceptant le monde de la subculture des jeunes, le monde de « l'enfance prolongée », en le louant ou même en le critiquant vertement, nous jouons pour ainsi dire à l'adolescent. Certes, en état normal, les adultes ne deviennent ni des enfants, ni des adolescents mais ils se construisent un monde ludique parallèle qui côtoie le monde « sérieux » du travail, de la famille, de la responsabilité sociale et des obligations.

Le rapport entre ces deux mondes n'est pas toujours stable. La passion déchaînée soulevée par les spectacles sportifs qui ne tenait autrefois que du jeu a acquis depuis un certain temps une importance économique. Cette passion est également susceptible de « mettre en marche » des mécanismes provoquant des hystéries de masse, d'ordre social et politique, même au niveau des relations entre États. Cela a été le cas en Russie lors de la mobilisation des passions « patriotiques » autour des jeux olympiques de 2002 imitant les pires moments de la guerre froide. Il ne s'agit nullement de l'intérêt des masses pour le

contenu des compétitions ou des jugements des arbitres. Il est facile de canaliser les passions des spectateurs et de diriger leur ressentiment où se mêle une agressivité malade contre les « étrangers », « l'Occident », « le complot fomenté par »,... Tous ces modèles psychologiques, qui ont très bien fonctionné sous le régime soviétique, sont, semble-t-il, prêts à resurgir à la moindre alerte.

Aussi aucune référence sur l'état d'esprit des jeunes d'aujourd'hui, sur leur système de valeurs, leurs attitudes, ne peut donner un tableau exhaustif de la société future si l'on ne connaît pas le cadre social où ils placeront leurs intérêt et énergie. En d'autres termes, il ne s'agit pas tant de la maturité des *jeunes* d'aujourd'hui, de leur capacité à devenir adultes que du passage à l'âge « adulte » de la *société*, du degré de sa « maturité ». Les slogans prétentieux et rebattus du genre de « la jeunesse est notre avenir » sont faux. En réalité, « notre » avenir (l'avenir de notre société) dépend de ce que les institutions et les circonstances sociales feront de *ces jeunes*. Ce n'est que dans une société développée, parvenue à une maturité sociale que les adolescents et les jeunes se départiront de leur primitivisme révolutionnariste, paternaliste, totalitaire, xénophobe ou autre pour prendre part en toute conscience et responsabilité à l'activité sociale. Dans le cas contraire, on ne peut s'attendre qu'à la reproduction « sénile » de cette même naïveté, dépendance, cruauté, irresponsabilité de l'adolescence mais dans des configurations bureaucratiques et étatistes, figées ou sclérosées.

COMMENT ABORDER L'ETUDE DES GENERATIONS DU XX^E SIECLE ?

Les sondages d'opinion publique nous permettent de présenter la répartition des attitudes par groupes d'âge sur une dizaine d'années depuis la fin des années 1980. La présence de différents groupes d'âge dans la population et donc dans tout échantillon représentatif n'est pas égale car la structure par âge actuelle se mêle à la structure générationnelle (historique), on ne peut les séparer que théoriquement. Et puis les attitudes des personnes âgées d'aujourd'hui pouvant être considérées comme les représentants des générations qui ont prédominé à une certaine période, ont, sans aucun doute, évolué, et il se peut dans des sens différents. C'est pourquoi la portée des témoignages directs de l'opinion publique par groupes d'âge est toujours limitée et on ne peut les appréhender qu'à travers des hypothèses analytiques. Dans l'étude de l'évolution des générations, nous n'envisageons pas dans le présent article d'utiliser d'autres sources empiriques (mémoires et écrits personnels et littéraires). Ces mêmes réflexions se rapportent également aux méthodes

d'analyse des divers aspects de la structure dynamique des générations, autrement dit, du rôle d'importants groupes sociaux et élitaires, des ressources symboliques, etc.

Les six groupes de générations du XX^e siècle

Les périodes au cours desquelles se forment (se socialisent) certains groupes d'âge présentent un intérêt particulier pour l'étude sociologique des générations, surtout lorsque cela coïncide avec des tournants décisifs de l'histoire. Ces périodes sont au nombre de six dans la Russie du XX^e siècle, ce qui donne six générations « marquantes ».

1. « Le tournant révolutionnaire » disons les années 1905-1930, années de guerres, de révolutions, de l'âge « d'argent » de la culture russe et de la période d'anéantissement qui a suivi. Au cours de ces années tumultueuses se sont formées toutes les orientations idéologiques et politiques, tous les idéologèmes et fantasmes qui se sont confrontés sur la scène sociale. Par ailleurs cette scène, où se jouait un fanatisme sanglant, exacerbé par le conflit mondial, différait foncièrement de celle du XIX^e siècle avec tous ses cataclysmes. Les participants actifs et les victimes de la période transitoire étaient des personnes nées aux environs des années 1890. Ils ne sont pas représentés dans les échantillons de sondages aujourd'hui.

2. Le système « stalinien » de mobilisation des années 1930-1941, la formation d'une société totalitaire monolithique dans un contexte de dékoulakisation, d'urbanisation, de terreur, de scolarisation en masse, d'une uniformité contrainte de la vie et d'un idéal commun. À cette période ont été éliminées toutes les forces d'opposition de l'époque précédente. Les acteurs principaux de cette période, nés aux environs de 1910, ne représentent que 4 % de la population adulte actuelle de la Russie.

3. La période de guerre et d'immédiat après-guerre (1941-1953) pousse à l'extrême les tendances de la période précédente parce que s'était posée la question de la survie du régime totalitaire face à son homologue extérieur et à la coopération contrainte avec les alliés démocratiques. Dans les années d'après-guerre, cette confrontation a mis au point les fondements idéologiques et politiques de la guerre froide (l'aspect matériel de la confrontation, autrement dit, la course aux armements a pris de l'importance bien plus tard). Les purges politiques ont acquis un caractère de campagne militaire et policière (déportation de peuples entiers) et les victimes de la lutte idéologique d'extermination n'étaient plus les « ennemis de classe » mais les « siens », fidèles au régime qui les avait formés, mais

soupçonnés d'avoir succombé aux influences étrangères. La lutte politique autour du trône du dictateur vieillissant, a joué un grand rôle dans l'évolution de la situation politique dans le pays. De ces participants actifs aux événements de l'époque nés en 1920-1928, ils ne sont plus aujourd'hui que 7 % de la population adulte.

4. Le « dégel » de 1953-1964 (autrefois cette notion avait un sens plus restreint et désignait les premières années de libéralisation du régime compris entre 1953 et 1956 quand la concurrence latente entre les chefs du parti les poussait à se faire passer pour des réformateurs). Après le XX^e Congrès du Parti communiste, les accusations portées contre le culte de Staline s'accompagnaient constamment de tentatives de calmer les esprits pour éviter de discréditer le parti et le régime. C'est alors qu'apparaît sur scène la première génération en Union Soviétique ou, pour être plus précis, le premier groupe générationnel marquant qui ne connaît plus la peur générale et qui place ses espoirs dans un socialisme humain. Les grandes ambitions de ce groupe coïncident parfaitement avec la formule pragoise apparue plus tard de « socialisme à visage humain ». Ce sont essentiellement des générations qui n'ont pas fait la guerre, autrement dit, qui sont nées à la fin des années 1920-début des années 1940 (à peu près 1929-1943) et qui représentent aujourd'hui 21 % de la population adulte.

5. La « stagnation » de 1964-1985, qui avait été longtemps considérée comme une tentative réussie de maintenir le régime soviétique en renonçant aux répressions de masse et aux réformes, a été la période la plus longue de l'histoire du pays au XX^e siècle. Pour la première fois, l'acquis des biens de grande consommation deviennent une orientation prioritaire et la corruption s'étend de haut en bas de l'échelle sociale. Le groupe des espoirs déçus du début des années 1960 se range dans l'opposition dans la seconde moitié de la décennie et crée la «génération des 'chestidesiatniki' ». Si les espoirs de la période de dégel étaient portés essentiellement sur les possibilités réformatrices de la direction du parti avec Nikita Khrouchtchev en tête, à présent le mouvement de protestation s'exprime dans des actions indépendantes d'orientations diverses – libérales et dissidentes, démocratiques et slavophiles, nationales, religieuses et autres.

La longévité de cette période n'est pas seulement une caractéristique quantitative extérieure. Le groupe qui a accédé au pouvoir en 1964 a défini sa politique aux environs de 1968 (attitude envers les événements tchécoslovaques et leurs répercussions dans la vie du pays) qui se résumait pour l'essentiel à ne rien changer. La tentative d'un changement de

pouvoir au début des années 1970 a échoué laissant en place la plus vieille équipe dirigeante du XX^e siècle. Par la suite, le facteur âge a été une des causes qui a conduit à sa perte l'élite du parti et de l'État. A la fin de cette période, les dirigeants issus de la Nomenklatura ont pour ainsi dire survécu à eux-mêmes, tout comme ceux qui aspiraient aux réformes démocratiques. Le résultat a été l'absence en 1985 d'une nouvelle élite politique capable de réformer le système.

La génération de la stagnation à proprement parler, née dans le milieu des années 1940-fin des années 1960 (1944-1968) est le groupe le plus nombreux, il représente 39 % de la population adulte.

6. Au cours des années de la perestroïka et des réformes (1985-1999) une nouvelle génération née à la fin des années 1960, ignorante des crises et des tâtonnements, est entrée dans la vie active. Elle représente aujourd'hui 28 % de la population adulte.

Le schéma proposé est *a priori* limité et conventionnel. On pourrait fixer le cadre temporel des groupes d'une autre façon, par exemple, en prenant en considération les groupes « du tournant » dont il sera question plus loin. Les définitions des groupes générationnels employées dans le présent article suppose un regard sur la société comme jeté d'en haut, sur les élites qui marquent les événements et les périodes. Il va sans dire que le changement des types de générations dans les couches « d'en bas » des habitants urbains et ruraux est déterminé par d'autres facteurs et a une autre chronologie qui ne coïncide qu'en partie avec celle des groupes élitaires comme, par exemple, au moment de la guerre. Les époques de la vie des individus sont marquées par des phénomènes tels que la guerre, la famine, la collectivisation, l'instauration du régime des passeports, l'exode vers les villes, l'introduction et la suppression des cartes de rationnement, la construction à grande échelle des logements dans les villes, l'expansion des voitures, la disparition de la pénurie dans les magasins, la crise financière de 1998.

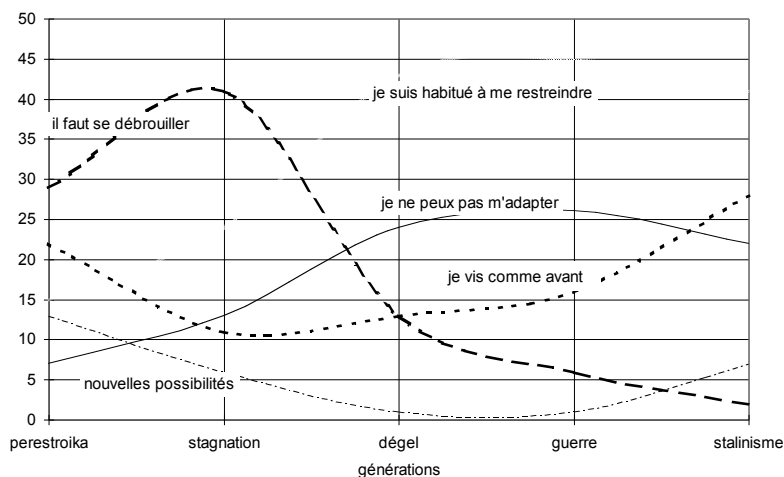
INDICATEURS DES POSITIONS ET DES ATTITUDES DES GROUPES « GENERATIONNELS »

Passons à présent aux résultats des enquêtes récentes pour juger des attitudes et des valeurs de différentes générations.

Les groupes d'âge de la population *actuelle* et comme nous l'avons déjà mentionné, leur rattachement à certaines générations de l'histoire du XX^e siècle sont tout à fait

conventionnels. Les revenus des plus jeunes sont relativement plus élevés (grâce à leur capacité de s'adapter), comme d'ailleurs leur statut social – d'après leur propre estimation.

1. Comment la population s'adapte
(en %, juillet 2001, 2 400 personnes)



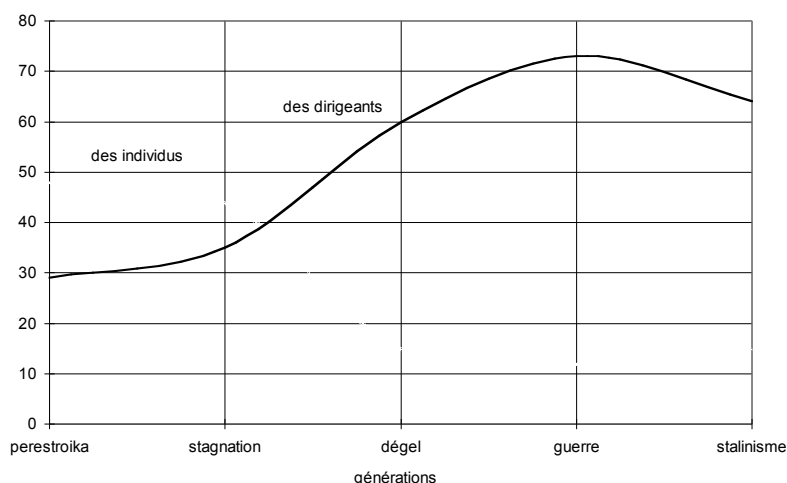
Seuls les deux groupes les plus jeunes, qui englobent, il est vrai, presque tous ceux qui travaillent, se montrent actifs et la plus grande part de ceux qui mettent à profit les « nouvelles possibilités » (adaptation ascendante) se retrouvent presque tous dans le groupe générationnel « de la perestroïka ». Les « enfants de la stagnation », qui se sont formés au cours de ces années-là, sont contraints, de par leur faible pouvoir d'adaptation, de se débrouiller tant bien que mal, à chercher des gains d'appoint, etc. (adaptation descendante). Pour ce qui est des « enfants du dégel », et des groupes générationnels plus âgés, ils se contentent de dire qu'« ils sont habitués à se restreindre » (près de la moitié des personnes interrogées) ou bien qu'ils ne peuvent s'adapter (près du quart). L'attitude « je vis comme avant » présente de l'intérêt du point de vue de l'âge des répondants. Les réponses les plus fréquentes se retrouvent parmi les groupes les plus jeunes et les plus âgés (respectivement 22 % et 27 %, ce qui est assez proche). Les premiers commencent seulement à vivre et n'ont pas de point de repère. Parmi les plus âgés – retraités, femmes au foyer et classe moyennement rémunérée, ils sont plus de 25 % à estimer que rien n'a changé dans leur situation.

ATTITUDES SOCIALES DES GROUPES « GENERATIONNELS »

Quelles sont les valeurs auxquelles se rattachent les personnes appartenant à différents groupes générationnels ?

2. « Le bien-être de l'individu dépend-t-il fondamentalement de l'individu lui-même ou des dirigeants du pays ? »

(en %, 2 400 personnes , Mai 2000)



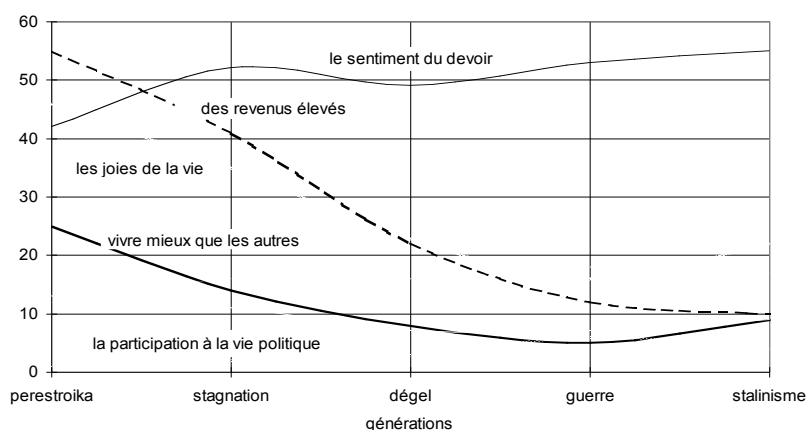
Ce qui saute aux yeux ce sont les changements parallèles de deux attitudes : les idées largement répandues que « il aurait été préférable que tout reste dans le pays comme avant 1985 » et que sous Staline « il y avait plus de bon que de mauvais ». Alors que ces indices sont foncièrement différents pour toutes les générations, excepté la génération plus âgée. Les deux courbes montrent deux points de cassure : au moment du dégel et de la guerre. Près de la moitié des plus jeunes estiment que « le parti communiste s'est discrédité » alors qu'ils ne sont qu'un tiers dans la génération de la guerre à le penser mais ils sont de nouveau près de la moitié de la génération « stalinienne » à proprement dit, (probablement parce que, pour eux, les répressions sont des choses plus concrètes). Si la majorité des générations plus jeunes soutient l'idée de poursuivre les réformes économiques, de marché, ils sont deux fois moins nombreux dans tous les autres groupes, celui du « dégel » y compris. Et enfin, ce sont le plus souvent les plus jeunes et les plus âgés qui répondent affirmativement à la question « est-ce que vous vous prenez pour un homme libre ? » Les

premiers parce que s'ouvrent devant eux de grandes possibilités et les autres parce qu'ils n'en ressentent pas trop le besoin.

Les réponses données peuvent sembler primitives mais elles expriment assez bien les attitudes sociales foncièrement différentes selon les groupes d'âge. Que le bien-être dépende de l'homme lui-même, qu'il ne faille compter que sur ses propres forces, cette attitude démonstrative qui domine dans les générations actives, est un trait important qui distingue ces groupes des générations plus âgées ; c'est un signe en quelque sorte de la « desétatisation » de l'homme.

Les groupes « âgés » plus que les jeunes apprécient hautement le devoir du moins en paroles. Au contraire, les jeunes générations sont plus poussées vers la consommation (« les joies de la vie ») et les succès dans la vie (revenus, désir de vivre mieux que les autres). Par ailleurs les jeunes s'intéressent moins à l'activité politique et les plus jeunes lisent beaucoup moins que les autres...

*3. Les valeurs des générations : « je juge très important... »
(en %, sondage mars 2000, 2 400 personnes interrogées)*



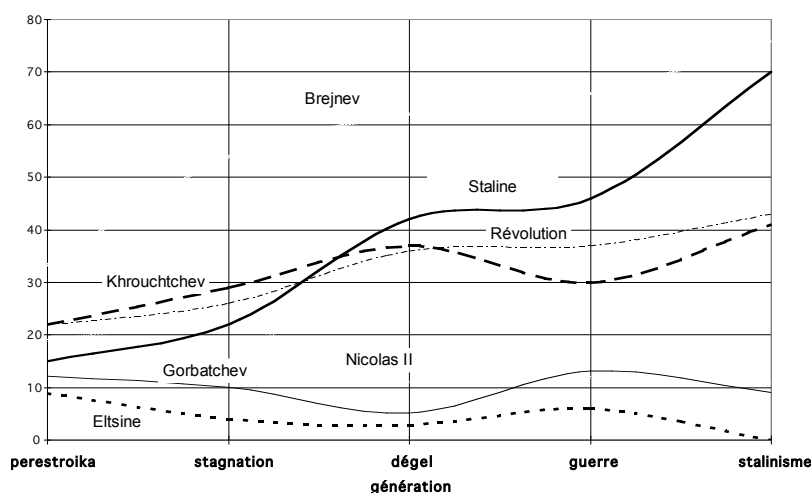
Comment les différents groupes générationnels jugent-ils les périodes de l'histoire nationale du XX^e siècle ?

Notons encore une fois que les groupes les plus jeunes s'intéressent aussi peu à la politique qu'à l'histoire du pays. Mais pour eux – comme pour tous – l'époque de stagnation

brejnévienne fait littéralement l'objet d'une admiration, celle que l'opinion publique a couverte de « médailles ». Comme les jeunes générations actuelles ne connaissent pratiquement pas cette époque, nous nous retrouvons face à une situation curieuse d'invention de *légendes sur une période historique*, qui produit son effet sur les masses et qui nous incite à penser que chaque époque a droit à sa légende de l'âge d'or, celle qu'elle mérite. Certes les idées courantes sur l'époque de Staline s'appuient aussi sur une légende, sur une mythologie socio-politique (il ne reste plus beaucoup de personnes qui ont gardé des souvenirs de cette période) mais cette légende est d'un genre différent, elle a été marquée voire créée par les sympathies et antipathies politiques et idéologiques des hommes.

4. Evaluation positive des périodes historiques

Réponses à la question : « La période de ... a apporté le meilleur »
(en % des personnes interrogées soit 2000 personnes en 1999)



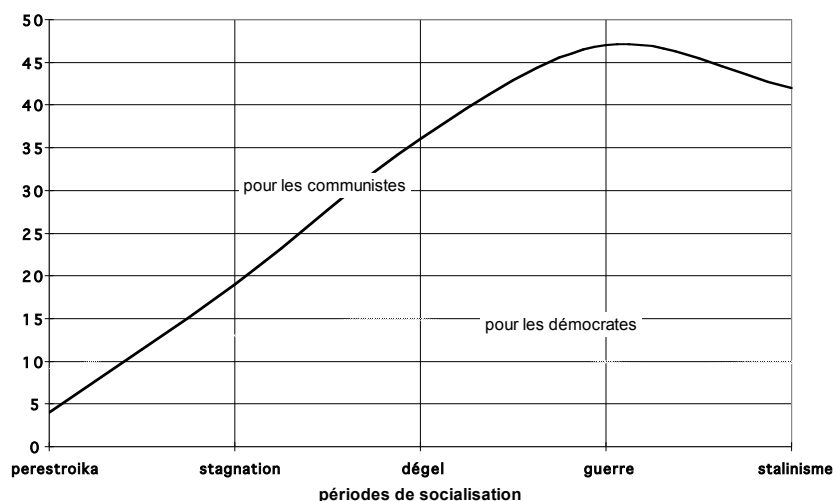
Comme le montre la figure, les époques des changements sont fortement critiquées par tous les groupes générationnels sans exception. Il peut sembler étrange à première vue que les variantes « démocratiques » ont été surtout appréciées par des groupes générationnels plus âgés. On pourrait, probablement, en trouver l'explication dans l'étude détaillée de l'évolution par âge des sympathies politiques.

EVOLUTION DES ORIENTATIONS « EXTRÊMES »

Pour simplifier l'analyse des préférences par âge de l'électorat, il ne sera question que de deux positions extrêmes – le soutien des communistes (PCFR) et des démocrates

(« labloko » et l'Union de la droite). Les sympathies pour les centristes ou le parti du pouvoir ne seront pas pris en compte.

5. Intentions de vote aux législatives de décembre 1999
(en % , 2 400 personnes)

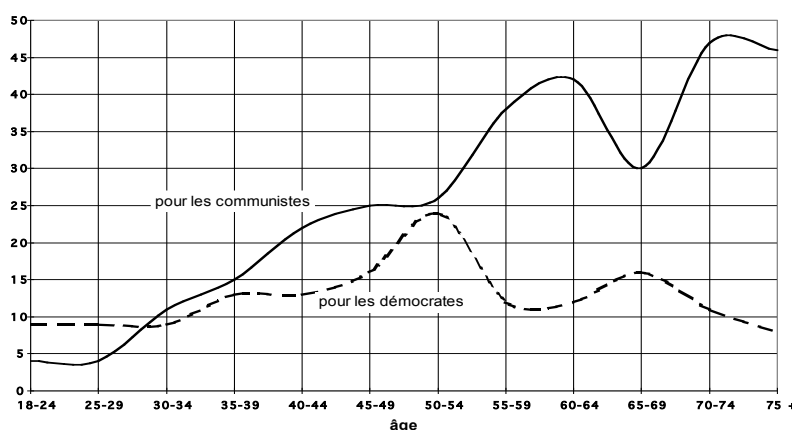


Les deux positions extrêmes se partagent visiblement les sympathies des générations âgées, quant aux jeunes, ils sont indifférents autant à l'une qu'à l'autre. Encore une fois, les forces démocratiques bénéficient du soutien non pas des jeunes comme on n'aurait pu s'y attendre mais des groupes plus âgés, ceux qui ont entre 50 et 60 ans, autrement dit, le groupe qui se rattache à la génération plus jeune ou plus tardive des « chestidesiatniki », les représentants les plus jeunes et les plus actifs de ce groupe générationnel.

Cette tendance est plus manifeste si l'on étudie les indices plus détaillés par groupes d'âge.

On peut observer les tendances relevées dans toute la Russie, à Moscou également, le centre le plus politisé du pays, même si les proportions sont quelque peu différentes. Contrairement à l'ensemble de la Russie, les démocrates bénéficient du plus grand nombre de sympathies dans la capitale. Mais eux aussi, tout comme les communistes, perdent de leur influence avec chaque génération.

6. Intentions de vote aux législatives de décembre 1999 selon l'âge
(en %)



Une conclusion s'impose : l'opposition entre communistes et démocrates, qui était au centre de la lutte politique pendant ces dix dernières années, perd de son sens. Les démocrates de l'époque d'avant la perestroïka qui sont, à bien des égards, les héritiers directs des traditions des « chestidesiatniki », ont rempli leur mission historique. Pour s'intégrer dans l'économie de marché ou s'habituer au discours politique différent mais passablement limité des parlementaires, nul besoin de se porter sur la liste des démocrates. Il suffit d'être loyal au pouvoir présidentiel. Jusqu'à présent aucun « nouveau » démocrate capable de proposer sa propre solution aux problèmes actuels ne s'est encore présenté. On peut en dire autant des communistes : ils restent une puissante force sociale et, même si cette force appartient au passé, elle exerce encore par tradition une influence sur les personnes âgées, mais est incapable d'entraîner les jeunes générations par ses slogans et ses façons d'agir.

L'évolution par âge de l'attitude envers le stalinisme est édifiante. L'appréciation de la période stalinienne monte avec l'âge pour retomber dans les groupes les plus âgés. Il est fort probable que la hausse progressive (la même que pour le gouvernement de Brejnev) ne soit que le signe d'un intérêt croissant. La baisse s'explique par la part des condamnations portées par les plus âgés, autrement dit, par ceux qui ont été directement touchés par les répressions ou les revers de la guerre. Cela montre encore une fois que le stalinisme est resté un événement qui n'intéresse que la génération concernée et que la société ne le ressent pas comme une catharsis du moins consciente. D'où l'absence de toute immunité sociale contre le récidivisme de l'absolutisme.

GENERATIONS « DE RUPTURE »

Dans son célèbre livre *The varieties of Religious Experience*, William James a introduit la notion de personnes «twice-borne », nées deux fois. Il s'agit de ceux qui se sont tournés à l'âge mûr vers une nouvelle philosophie, qui se sont convertis à une autre religion, autrement dit, qui ont revécu un processus de socialisation ou d'acculturation. On peut observer quelque chose d'analogue dans les groupes générationnels qui vivent les tournants de l'histoire comme une réévaluation de leurs propres systèmes de valeurs. Contrairement à d'autres qui vivent les mêmes tournants différemment, qui refusent par exemple d'accepter le système dominant de valeurs et qui s'y opposent. La Russie du XX^e siècle a connu deux tournants de ce genre, celui de 1917 et de la fin des années 1960. Dans le premier cas, il était question d'accepter le nouveau système qui avait triomphé, dans l'autre – de se désolidariser avec ce système, voire – dans des cas extrêmes – de rompre tout à fait. Le produit du premier tournant c'est l'intelligentsia «soviétisée » et du second – les «chestidesiatniki».

Ces « chestidisiatniki » qui ont retenu l'attention des experts lors de l'étude des dernières décennies, ont commencé à prendre conscience d'eux-mêmes dans les espoirs que les années de dégel ont fait naître. C'étaient, pour reprendre l'expression de André Vosnessenski, « les enfants du XX^e Congrès ». Ils se sont aguerris au cours de toute une série de « gels » après 1956 et surtout après 1964. C'est à eux que l'on doit l'idée de l'alternative démocratique au régime et les premières tentatives d'une opposition démocratique et libérale. Tel a été le rôle historique, la mission des «chestidesiatniki ». Le destin ultérieur de ce groupe est contradictoire et, en fin de compte, tragique. L'illusion de pouvoir participer au pouvoir qui est née au début de la perestroïka, s'est dissipée après les changements du début des années 1990 pour faire place presque au désespoir à la fin de la décennie. Un tel revirement peut s'expliquer en partie par la surestimation du rôle des forces démocratiques dans les processus sociaux dont il a été question précédemment.

Pour ce qui est de la génération « militaire », leur rôle dans la seconde moitié du XX^e siècle prête souvent à discussion. Ceux qui ont laissé une empreinte dans leurs générations seraient plutôt les officiers subalternes qui ont fait la guerre. D'une part, la guerre totale qui simplifie toutes les catégories conceptuelles en les ramenant à une seule dimension « les siens contre l'ennemi » légitime le droit à la violence sans merci, à l'inévitabilité des victimes en grand nombre et sert par là même de source idéale à l'idéologie totalitaire qui ne

reconnait qu'une seule autorité, le culte du chef. La guerre de 1941-1945 a incontestablement renforcé sur le plan social et politique le totalitarisme stalinien. Mais le groupe générationnel « militaire » qui est passé par l'école des responsabilités et qui a été contraint de mettre à l'épreuve dans la pratique la légitimité des ordres venant d'en haut, a été confronté au doute et au questionnement. Par la suite une partie de ses représentants a rejoint le groupe plus jeune des « chestidesiatniki ».

LES GROUPES GENERATIONNELS « FERMES » ET « OUVERTS »

Tout ce qui a été dit précédemment concerne les générations sociétales, autrement dit, celles qui marquent de leur empreinte l'ensemble de la société. Mais on peut aussi étudier les générations et les mécanismes de leur renouvellement en envisageant des groupes spécifiques qui appartiennent à des milieux plus restreints, professionnels ou autres, et fermés.

Il s'agit de milieux militaires, bureaucratiques, académiques et autres milieux élitaires. Comme il n'existe pas de mécanisme régulier de renouvellement des dirigeants, la rotation des cadres se fait par impulsions, comme si elle passait d'une génération à l'autre. La durée d'une période générationnelle se définit par les possibilités physiques de survie ou par quelques autres événements extérieurs. Par exemple, dans un milieu de militaires professionnels, le remplacement des cadres dirigeants correspond à la succession des conflits qui avaient dominé dans un passé récent. Dans les années du pouvoir soviétique et post-soviétique, le poste de chef militaire se transmettait au commandant de la guerre civile, de la seconde guerre mondiale, des guerres afghane et aujourd'hui tchéchène. Ce qui confirme la thèse célèbre que l'armée se prépare toujours à la guerre précédente.

La rotation « professionnelle » des groupes dirigeants a toujours été typique pour les organisations scientifiques, artistiques, et autres avec leurs élites fermées, inamovibles. Le remplacement des générations de chefs dans ces groupes revêt inévitablement un caractère conflictuel, lié aux intrigues et aux corruptions. Autre exemple, les élites des affaires dont la composition dépend des critères d'efficacité et de compétitivité. Cela entraîne inévitablement un changement rapide de la composition des élites, c'est pourquoi aujourd'hui c'est le plus jeune des groupes élitaires où le poste de chef ne peut être brigué que par des jeunes de moins de 30 ans.

La bureaucratie au pouvoir de la période soviétique se rapporte au type de groupes générationnels fermés. La condition *sine qua non* du remplacement des élites au pouvoir a toujours été un conflit « générationnel » poussé à l'extrême. Aussi chaque nouveau groupe qui accédait au pouvoir devait-il rompre entièrement avec l'héritage précédent en l'accusant de tous les péchés possibles et inimaginables. C'est au son de cette « musique » que sont parvenus au pouvoir tous les groupes dirigeants sans exception de 1917 à 1999. Le reniement démonstratif des prédécesseurs était un moyen de s'affirmer pour chaque nouvelle génération de chefs et ne touchait en rien les modifications ou la continuité d'un style de gouvernement. C'est un des points faibles du système incapable de procéder à un remplacement normal lors du changement de générations.

GENERATION DE CHANGEMENTS ET GENERATION DE STABILISATION

Il existe une différence fondamentale entre la relative stabilisation des structures politiques et économiques de la société et la stabilisation au niveau de l'homme. La stabilisation du « mécanisme » générationnel permet d'assurer le remplacement régulier, sans conflit, des acteurs sur la scène sociale. Dans l'idéal, le fonctionnement stable ou normal de ce mécanisme exclut le problème même des générations au niveau de la société ou de certaines de ses structures. L'histoire nationale du XX^e siècle a connu des périodes de stabilité sociale mais à aucun moment n'a été mis en œuvre un mécanisme stable de changement de générations assurant la continuité.

La Monarchie à laquelle aujourd'hui aspirent près de 10 % des personnes interrogées n'a eu au printemps 1917 aucun défenseur ni réformateur. La période du *Sturm und Drang* qui a suivi dans différents domaines est unique et par sa définition même est privée du mécanisme de sa propre reproduction. Le régime stalinien, le plus cruel du XX^e siècle, construit sur le sang de ses propres sujets et de ses propres chefs, n'a pu être qu'extrêmement fragile. La période de la stagnation la plus longue du XX^e siècle, qui a englobé près de deux cycles générationnels, n'a pu non plus créer les mécanismes de sa propre reproduction. L'instabilité du régime s'est manifestée en particulier en ce que la « progéniture » de l'élite politique ne voulait et ne pouvait hériter du style de ses « parents ».

En Russie, l'âge social est dans un certain sens tributaire de l'espace ; le passé continue à vivre dans la périphérie infinie. C'est ce qui a permis au système soviétique de se ressourcer en hommes « vieux modèle » et de renouveler les cadres grâce à la province. Ce mécanisme n'a dérapé qu'au milieu des années 1980, mais « en grand », sous Gorbatchev

et Eltsine, quand les républiques soviétiques s'émancipèrent et les provinces de Russie prirent de l'autonomie.

Au début de l'époque post-eltsinienne, différentes forces – allant de l'entourage proche de l'ancien Président aux chefs d'entreprise et oligarques des provinces – espéraient que cette époque leur assurerait la stabilité de leurs positions. Jusqu'à présent ces espoirs se réalisent peu, ils ont plutôt tendance à se réduire (en Russie, la meilleure façon de satisfaire à ses besoins est de les réduire !). Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est un autre aspect de la stabilisation : le nouveau régime sera-t-il capable d'assurer sa propre reproduction sans conflit lors du changement de son « matériel humain » ou créera-t-il une nouvelle variante de stagnation qui échouera comme les précédentes.

Dans un avenir proche, le groupe générationnel le plus actif sera représenté par des jeunes qui sont entrés dans la vie active dans les années 1990, autrement dit qui sont nés aux environs de 1975-1980. Ceux qui, non seulement sont libres de l'héritage « soviétique » dont ils n'ont aucun souvenir, mais qui ne connaissent pas non plus ni les crises, attentes et désillusions des quinze dernières années, ni les combats au nom d'un objectif social quel qu'il soit. Ils n'ont rien choisi, ils n'ont rien gagné de haute lutte et ils n'ont aucun besoin de s'adapter à quoi que ce soit. Ils ont reçu tout prêts les « murs » politiques et économiques de leur demeure et leur seul souci est de l'aménager au mieux. Ils sont pour l'essentiel partisans du « marché » et d'une diversité politique limitée non pas parce qu'ils les ont préférés à tout autre ordre mais tout simplement parce qu'ils n'en connaissent pas d'autres. Ils n'ont aucune idée du passé en tant qu'objet d'acceptation ou de refus, ce passé (soviétique en premier lieu) ne veut absolument rien dire pour eux.

C'est au fond, de tout le siècle passé, la première génération de pragmatiques qui n'a aucune mémoire sociale (institutionnalisée). C'est pourquoi elle est prête « sans éprouver aucun sentiment » à accepter non seulement les symboles d'État du passé, tels que l'hymne soviétique, mais aussi le style autoritaire du pouvoir, sa politique tchétchène, etc.

Dans les pays où la structure institutionnelle est développée et ouverte, la continuité des générations ne pose aucun problème social sérieux parce que le renouvellement du potentiel humain se produit régulièrement, chaque travailleur ou manager se retrouve dans un système bien rôdé de relations et de normes. Dans ces pays, en contraste avec la Russie, la question de l'absence de mémoire ne se pose pas aux jeunes générations.

Ce n'est pas un hasard si le groupe générationnel des plus jeunes, des pragmatiques, qui tablent sur le succès et le bien-être, exprime d'une façon relativement plus manifeste leur soutien au Président et au style actuel du gouvernement, prétend être *business-like* et libre de toute entrave historique ou idéologique. Mais ceux qui s'acquittent, à proprement dit, des fonctions du pouvoir sont loin d'être jeunes : pour mériter le soutien de l'élite dirigeante, il ne suffit pas d'avoir une expérience de réussite dans sa carrière, encore faut-il se montrer loyal et reconnaître le rôle de la génération plus âgée (du « grand frère »). L'échec de Sergueï Kirienko (Premier ministre de Boris Eltsine de avril à août 1998), le jeune héritier de 1998, est, dans un certain sens, de n'avoir pas satisfait à ces exigences.

La reproduction du régime actuel dépendra aussi des ressources administratives et financières dont disposent les élites dirigeantes et des relations que la Russie établira avec le monde extérieur.

*** The Tocqueville Review/La Revue Tocqueville, Vol. XXIII, n° 2 – 2002**

Texte traduit du russe par Marina Vichnevskaja